

# **LE BAL DE LA CIVETTE**

**François TINLOT**

Copyright © 2019 François TINLOT  
Tous droits réservés.  
ISBN-13 : 9781673220261

## AVERTISSEMENT

Ce texte est déposé et enregistré à la société des auteurs (SACD). Toute reproduction, diffusion, ou utilisation doit faire l'objet de l'accord de l'auteur (adresse mail : [contact@francoistinlot.fr](mailto:contact@francoistinlot.fr)), soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (SACD). Le non-respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

# REMERCIEMENTS

Aux membres de l'association théâtrale « La Vaillante » à Mainvilliers (Eure-et-Loir, France), qui ont porté ce texte pour la première fois sur les planches, et contribué à son succès :

Pour les comédiens : Alexandra SAINTE-BEUVE - Chantal CHARPENTIER - Marylène BAYARD - Isabelle MARTIN - Jacky SEGUIN - Béatrice POITRIMOL - Christopher GOUTTE - Maryvonne ISENEGGER - Laure CHRISTEAUT - Annick ANCEAU - Arnaud MONIER - Céline ESCOBAR - Pierre-Marie DUPIN.

Pour la régie : Serge et Thomas LOISELIER.

Pour la conception des décors : Alain ISENEGGER, avec l'aide précieuse de Dominique MARTIN, Marc ANCEAU et Pierre CHARPENTIER.

Pour la création de l'affiche du spectacle et de la couverture de cet ouvrage : Jacky SEGUIN.

Pour l'assistance à la mise en scène : Jean-Luc COCHIN.

A ma mère, qui, à travers l'évocation de ses souvenirs, a suscité en moi l'envie d'écrire ce texte.

A Marcel BASCOULARD (1913-1978), artiste clochard, qui m'a inspiré le personnage central de cette histoire, laquelle reste une pure fiction bien différente de son propre vécu.

# PROLOGUE

ANNEE D'ECRITURE : 2019

GENRE : COMEDIE DRAMATIQUE

DUREE APROXIMATIVE : 1 H 50 MIN

## SYNOPSIS

Vers la fin des années soixante, dans le quartier historique d'une ville de province. L'arrivée d'un clochard, artiste dessinateur, va susciter à son égard des sentiments de compassion, de haine, d'admiration ou d'indifférence. Ces réactions vont alors semer la discorde ou renforcer les liens entre des personnages tour à tour drôles, émouvants, excentriques, austères ou mystérieux. Les langues se déliant autour de cet étrange inconnu, une vieille histoire locale va finalement refaire surface, avec son terrible secret.

## DISTRIBUTION

Version proposée ici : 9 femmes et 4 hommes.

Distribution modulable : versions avec 8 femmes et 5 hommes, 7 femmes et 6 hommes, ou encore 6 femmes et 7 hommes (sur simple demande auprès de l'auteur).

PRESENTATION DES PERSONNAGES (version 9 femmes et 4 hommes)

Marius : Vieux clochard marginal, vivant dans une cabane isolée, au fond d'un terrain vague. Personnage mystérieux, sauvage et négligé. Pauvre et fier de l'être, il passe son temps entre sa cabane et la place publique, où il dessine les vieux monuments de la ville.

Thérèse ESCOULARD : C'est la patronne du bistrot de la place. Vit seule avec sa fille Léonore. Issue d'un milieu modeste, elle est courageuse et déterminée. Ne compte pas ses heures pour subvenir à ses besoins, ainsi qu'à ceux de sa fille.

Léonore ESCOULARD : Fille de Thérèse, elle aide sa mère en travaillant comme serveuse dans son bistrot. Complexée, introvertie, elle est courageuse comme sa mère. Secrètement amoureuse d'Augustin

BOIDET.

Emile de FONTENOY : C'est le président du conseil général. Avec sa femme et sa fille, vit dans une maison cossue qui donne sur la place. Personnage issu de la bourgeoisie locale. Hautain, carriériste, il aspire à devenir député. Antipathique et autoritaire, c'est un grand ami de Raymonde BOIDET, maire de la ville.

Solange de FONTENOY : Epouse d'Emile. Très fière de son statut social et de son mari. Également fière de sa fille unique, Amandine. Pour se donner bonne conscience, elle est présidente d'une association caritative qui lutte contre la pauvreté.

Amandine de FONTENOY : C'est la fille unique d'Emile et Solange. Elle vient de terminer ses études de droit. Fiancée d'Augustin BOIDET, c'est aussi une ancienne camarade de classe de Léonore, qu'elle ne fréquente plus et qu'elle n'apprécie guère. Grâce à Raymonde BOIDET, sa future belle-mère, elle est responsable du service état civil de la municipalité.

Raymonde BOIDET (transformable en rôle masculin) : Maire de la ville, et mère d'Augustin. C'est une grande amie d'Emile et Solange de FONTENOY. Tient à sa réputation. Évite de faire trop de vagues pour pouvoir renouveler son mandat.

Augustin BOIDET : Fils de Raymonde. Jeune homme opportuniste, séducteur, « fils à papa ». Sur le papier, c'est le fiancé d'Amandine. Est censé travailler au conseil général présidé par son futur beau-père. Volontiers flambeur, il est prêt à tout pour s'enrichir sans trop se fatiguer. Profite de son statut social mais n'est pas très à l'aise avec les « gens de la haute ».

Gisèle PINON (transformable en rôle masculin) : C'est la directrice de l'école municipale des beaux arts. Elle va découvrir le talent et le génie artistique de Marius. C'est une femme excentrique au grand cœur.

Simone VERLANT : C'est l'épicière installée sur la place. Vit seule depuis la mort de son mari. N'a pas d'enfants. S'entend très bien avec Thérèse et Léonore, dont elle est d'ailleurs la marraine et la confidente.

Irène : Clocharde locale depuis toujours. La place du vieux quartier fait partie de son territoire. Aussi drôle qu'alcoolique, elle va se lier d'amitié avec Marius. Son franc-parler fait d'elle un personnage

attachant. Elle n'a aucun talent et se contente de mendier.

Josette POULAIN (transformable en rôle masculin) : Inconnue des habitants du quartier, elle semble être en quête permanente d'informations. Personnage décalé, à l'humour sarcastique, elle fouine, écoute, interroge, et dérange.

Edmond, le Gendarme : comme son nom l'indique, c'est un agent des forces de l'ordre.

## DECOR

La scène représente une place publique du vieux quartier de la ville.

A cour : le bistrot chambre d'hôte « La Civette », avec terrasse matérialisée si possible. Une porte donne vers les coulisses (l'intérieur virtuel du bistrot). Sur la terrasse, deux petites tables rondes pliantes, et 3 chaises.

A jardin : un décor de maison bourgeoise, avec sa porte d'entrée qui donne vers les coulisses. Un dégagement avec petit coin terrasse en avant-scène, matérialisé par une table basse (non indispensable) et deux ou trois assises.

Au centre : un banc public.

En fond de scène au centre : l'épicerie « Verlant Primeur », avec une porte donnant vers les coulisses (entrée virtuelle du magasin). Quelques étales de part et d'autre de la porte. Un tabouret ou une petite chaise.

Deux dégagements rejoignent les coulisses en fond de scène, l'un à cour, l'autre à jardin.





## ACTE 1

### SCENE 1

*Musique de type bal musette. Montée progressive de la lumière. Léonore entre à cour sur la terrasse par la porte du bistrot. Elle attache son tablier de travail et commence à s'affairer. Josette Poulain entre en fond de scène par le dégagement à jardin. Elle porte une valise. Elle regarde un peu partout, l'air ahuri. Elle s'approche de Léonore, en train de dépoussiérer un tapis en le frappant violemment. A chaque coup porté, Josette hoche la tête en signe d'approbation. Léonore ne l'a pas vue.*

Josette (*volontairement fort*) : Pardon Mademoiselle !

Léonore (*sursaute*) : Oh ! Vous m'avez fait peur !

Josette : Oui c'était mon but ! Hihihhi ! Prendre au dépourvu, j'adore ça ! c'est ma spécialité. Dites-moi, elle est ravissante cette petite place ! Et ces vieilles maisons en colombage, ces bancs publics, ces pavés qui font clac clac ! (*Elle tape deux fois du pied*). Vous entendez comme ils font clac clac ? Enfin bref, ça sent bon le Berry ici !

Léonore (*perplexe*) : Je m'excuse Madame, mais je peux vous aider ? Vous cherchez quelque chose ? Parce que moi je dois...

Josette : Quoi ? Qu'ouïs-je ? Qu'entends-je ? Qu'acoustiquais-je ? « Je m'excuse Madame » ?? Mais si vous me dites « Je m'excuse Madame », chère Mademoiselle, cela tend à faire penser que moi, alias « Madame » je n'ai même plus à vous excuser vous, alias « chère Mademoiselle », de quoi que ce soit, puisque vous venez d'affirmer, à travers ce « Je m'excuse Madame » que vous l'avez déjà fait vous-même, et à ma place de surcroît. Comprenez-vous la différence, chère Mademoiselle, entre « Je m'excuse Madame » et « Je vous prie de bien vouloir m'excuser, Madame », cette dernière formule, dite « de politesse », me laissant à moi, poliment donc, le choix de vous excuser ou non ?...

Léonor : Oui... Non... Enfin je ne sais pas trop, parce que là je dois...

Josette : Hou hou hou ! Je plaisantais voyons ! Je me présente : Josette Poulain ! Alias

« Madame » *(lui serre vigoureusement la main)*. A qui ai-je l'honneur ?

Léonore : Léonore Escoulard, alias euh... « chère Mademoiselle ».

Josette : Enchantée Léonore. Vous pouvez m'appeler Josette, je n'ai que faire des formules de politesse. Grâce à vous, j'ose alléguer que je suis arrivée à destination : je cherche en effet une dénommée Thérèse Escoulard, patronne du bistrot chambre d'hôte « La Civette ». Il est probable qu'il y ait un lien entre Léonore et Thérèse Escoulard d'une part (vous portez en effet le même nom), mais également un lien entre l'enseigne « Bistrot La Civette » au-dessus de votre tête, et le bistrot chambre d'hôte du même nom que je cherche d'autre part, puisque, justement, ce dernier porte le même nom que celui précisément dénommé sur ladite enseigne... Non ?

Léonore : Non... oui... Je ne sais pas... Je m'excuse mais...

Josette : Ah non ça va pas recommencer ?!

Léonore : Oui, oui, pardon, vous êtes bien arrivée. Tenez, voici ma mère.

Thérèse : Bonjour Madame. Vous êtes Madame Poulain ?

Josette : Mais oui ! Quelle perspicacité ! Thérèse, vous m'impressionnez déjà. Vous permettez que je vous appelle Thérèse ?

Thérèse : Bien entendu. Vous êtes en avance, mais votre chambre est prête.

Josette : C'est parfait ! Elle donne bien sur la place, n'est-ce pas ?

Thérèse : Nous n'avons qu'une chambre en location, et elle donne sur la place. Si vous voulez bien me suivre, c'est au premier étage. Vous voyez, c'est juste au-dessus de la terrasse.

Josette : Je vais me répéter : c'est parfait !

*Thérèse et Josette sortent par la porte du bistrot à cour. Entrée par le dégagement à cour de Simone, qui ouvre son magasin en fond de scène et commence à installer ses étales. Léonore l'aperçoit et court l'embrasser.*

Léonore : Bonjour marraine !

Simone : Bonjour Léonore ! *(se font la bise)* Comment vas-tu ma douce ?

Léonore : Comme un lundi matin. Et je suis en retard. Et ma marraine Simone ? Elle va ?

Simone : Oh moi c'est pareil, déjà sur les rotules. Je viens juste d'arriver, je suis passée au cimetière.

Léonore : Je sais marraine. Tu y es passé, comme tous les jours.

Simone : Oui c'est vrai, excuse-moi. Comme tous les jours.

Léonore : C'est pas grave. Tu sais, je me demande souvent si...

Simone : Si quoi ?

Léonore : Si tu passes toujours les voir tous les deux. Je veux dire si tu passes tous les jours sur la tombe de ta fille et sur celle de ton mari.

Simone (*hésitante*) : Ben... Oui, elles sont dans la même division alors...

Léonore : Ah oui c'est plus facile (*gênée*). Enfin je veux dire c'est chouette pour toi de pouvoir les avoir tous les deux sous la main et... (*agacée contre elle-même*). C'est pas ce que je voulais dire non plus, désolée.

Simone : Je comprends ce que tu veux dire, c'est l'essentiel.

Léonore : Un jour tu me raconteras encore ?

Simone : Quoi ?

Léonore : Ta fille, la guerre, ton mari, tout ça ?

Simone : Tu sais c'est loin tout ça justement. Ça va faire bientôt trente ans.

Léonore : Pour ta fille, oui. Mais pas pour ton mari.

Simone : Bon, t'étais pas en retard là ?

Léonore (*sourit*) : Si, t'as raison. A plus tard.

Simone : A plus tard (*Léonore repart*). Léonore ?

Léonore : Oui marraine ?

Simone : Embrasse Thérèse pour moi. Et prends soin de toi.

Léonore : Je vais essayer.

*Simone sort par la porte en fond de scène (donc entre dans son magasin). Léonore retourne à cour vers le bistrot. Thérèse entre sur scène par la porte à cour sur la terrasse. La mère et la fille sortent les tables et les chaises.*

Thérèse : Sympa mais bizarre cette Josette Poulain.

Léonore : Carrément barrée tu veux dire. Elle reste combien de temps ?

Thérèse : Elle ne sait pas encore, mais elle m'a déjà payé un mois d'avance ! Tu vois le genre. Encore une de ces vieilles aristos décalées et pleines aux as, qui veulent faire du tourisme.

Léonore : « Poulain », ça fait plus jeune cheval que vieille aristo...

Thérèse : Ma fille fait de l'humour ce matin ? A part ça, comment va Simone ?

Léonore : Ça va. Elle t'embrasse.

Thérèse : Tu me dis la même chose tous les matins...

Léonore : C'est normal Maman : elle t'embrasse tous les matins.

Thérèse : Pfff... T'es pas jalouse quand même ?

Léonore : Pas du tout. Tu sais que je l'adore. C'est la meilleure amie de ma mère et je sais qu'elle a fait beaucoup pour nous.

Thérèse : C'est vrai, elle a fait beaucoup pour nous deux. Elle a toujours été là, pour moi comme pour toi. Avant, pendant et après la guerre.

Léonore : Toi aussi tu as toujours été là pour elle, non ?

Thérèse : A chaque fois que j'ai pu. C'est ça l'amitié.

Léonore : Raconte-moi encore.

Thérèse : Je te l'ai déjà raconté cent fois.

Léonore : Je sais, mais j'ai besoin.

Thérèse : Je l'ai surtout aidée en 40 à la fin de sa grossesse. Il fallait bien l'héberger. Ses parents l'ont mise dehors quand ils ont su qu'elle allait être fille-mère. Ils tenaient l'épicerie à l'époque. Tout comme tes grands-parents tenaient le bistrot. Et tout ce petit monde, ça roulait pas sur l'or.

Léonore (*montrant du doigt le premier étage au dessus du bistrot*) : Alors elle est venue habiter avec nous là haut ? Chez Papy et Mamie ?

Thérèse : Oui mais pas longtemps. Tu t'en souviens pas t'avais neuf mois. En Juin 40, quand son bébé est né, on a tous fichu le camp chez une tante de Papy dans le sud de la France. Mais Simone a préféré laisser sa petite ici en sécurité. A l'assistance publique. Elle espérait pouvoir revenir la récupérer rapidement.

Léonore : Elle l'a abandonnée ?

Thérèse : Bien sûr que non ! Elle l'a confiée. En lieu sûr. Mais elle a pu revenir la récupérer que six mois après. Là par contre elle a fait le voyage toute seule. Tu sais, avec la ligne de démarcation, on repassait pas en zone occupée comme ça. En plus avec l'exode, pour remonter vers le Nord à contre-courant, fallait savoir nager.

Léonore : C'est à son retour qu'elle a su ?

Thérèse : Et oui. Quand elle s'est présentée à l'assistance publique, ils lui ont annoncé que

sa fille était décédée deux mois avant. D'une méningite à ce qu'il paraît. Elle nous a appris ça plus tard quand on est rentrés.

Léonore : Elle me fait de la peine, à aller au cimetière tous les jours.

Thérèse : C'est vrai qu'elle a pas eu de chance. Heureusement qu'elle nous a. Mais heureusement qu'on l'a aussi.

Léonore : C'est bizarre que tu l'aies pas connu le père de sa fille.

Thérèse : Y a rien de bizarre : c'est un amour de passage. Tiens c'était le jour de ta naissance : le 1er septembre 1939. Ce soir-là je pouvais pas être partout, je venais de te mettre au monde à la maternité. Mes parents ont improvisé un bal sur la place pour les clients de la Civette et tous ceux qui voulaient. Une façon de dire au revoir à nos soldats.

Léonore : Quand certains déclaraient la guerre, d'autres déclaraient leur flamme.

Thérèse : La flamme a pas duré longtemps : le beau soldat est parti au front dès le lendemain. Mobilisation oblige. Simone n'a même pas eu le temps de connaître son nom. Par contre lui il a eu le temps de faire sa petite affaire.

Léonore : Papa aussi a fait partie de la fête ?

Thérèse : Oui mais il s'est couché tôt ce soir-là. Parce que mon Marcel lui aussi partait le lendemain.

Léonore : Tu l'as revu avant qu'il parte ?

Thérèse : Il a juste eu le temps de repasser nous dire au revoir à la maternité, et de t'enregistrer à l'état civil. Oui, Léonore Escoulard, tu es bien la fille de Marcel et Thérèse Escoulard. C'est noté. De justesse, mais c'est noté.

Léonore : Et après ?

Thérèse : Y a pas eu d'après, tu le sais. Il est parti pour toujours. Et ça fait 27 ans.

SCENE 2

*Thérèse et Léonore sortent par la porte à cour. Dans le même temps, entrée à jardin, par la porte, d'Émile de Fontenoy, suivi par son épouse Solange.*

Emile : Très chère Solange, nous allons avoir une belle journée. Et je suis déjà en retard.

Solange (*l'époussetant*) : Mais non mon Emile, tu es dans les temps (*regarde sa montre*). Ah oui. Mais non mon Emile, finalement tu es en retard. Oh ! Mon Dieu !

Emile : Quoi ?

Solange : Tes gants ! (*elle retourne chercher ses gants en coulisse, les ramène et les lui enfile*).

Emile : Très chère Solange, je crains que cette réunion du conseil général ne commence sans moi. Heureusement que je n'en suis que le président (*rire contenu et satisfait*).

Solange : Non non non non non ! Emile de Fontenoy n'arrivera pas en retard ! Foi de Solange de Fontenoy, son épouse adorée. Oh ! Mon Dieu toujours !

Emile : Quoi encore !

Solange : Ton chapeau ! (*va chercher son chapeau en coulisses, et le lui met*)

Emile : Très chère Solange, je crains que le temps qui passe m'oblige à me hâter.

Solange : Oui oui oui oui oui. Hâtons-nous, hâtons-nous. Oh ! mon Dieu encore !

Emile : Très chère Solange, je...

Solange : Ta serviette ! (*retourne en coulisses*)

Emile : Et pourquoi pas mon maillot de bain. Tu vois bien que je ne suis pas sur le chemin qui mène à la plage !

Solange (*lui mettant la sacoche dans les mains*) : Mais non je parlais de ta serviette ! Voyons Emile !

Emile : Oh mon Dieu ! Ma serviette ! Mais qu'aurais-je fait sans cette précieuse serviette à cette réunion ! Très chère Solange, il va falloir être un peu plus vigilante !

Solange : Désolée, c'est... C'est l'émotion. Quand je te vois comme ça je... je craque. Je suis si fière de toi. De ce que tu es devenu. Emile de Fontenoy, mon mari, président du Conseil Général !

Emile : Et j'espère un jour, député.

Solange : Député ?

Emile : Oui.

Solange : Oh mon Dieu !

Emile : Non, ça, pas encore. Mais dis-moi, je n'ai pas vu Amandine ce matin : dormirait-elle encore ? Serait-elle souffrante ?

Solange (*le brossant un peu partout avec une brosse à habits*) : Non, je te rassure, ta fille va très bien. Elle est juste un peu en retard elle aussi. Du coup, elle n'a pas eu le temps de déjeuner avec nous.

Emile : Rappelle-lui tout de même que son poste de responsable du service État civil, obtenu en grande partie grâce à papa, exclut toute possibilité de retard. Est-ce que je suis en retard, moi ?

Solange (*regarde sa montre*) : Euh... Oui. Entendu, je lui rappellerai, mais nous pouvons être fiers de notre fille : avec une licence en droit, elle méritait ce poste, non ?

Emile : Certes ! Mais j'ai tout de même fait savoir à Raymonde Boidet, notre grande amie et Maire de cette ville, que ma fille Amandine allait postuler dans l'un de ces services. Comme ça, l'air de rien, bien entendu. Cela n'aurait-il pas servi un chouïa à déclencher l'embauche ?

Solange : Peut-être ! Mais tu lui as bien rendu la pareille, à Raymonde, en faisant entrer Augustin au conseil général.

Emile : Simple échange de bons procédés. Augustin est son fils, et notre futur gendre. De plus, il est charmant et amoureux de notre fille.

Solange : Oui enfin en théorie. La ponctualité et l'assiduité à son poste ne sont cependant pas sa spécialité. D'ailleurs a-t-il les compétences demandées ?

Emile : La question n'est pas là. Il faut savoir composer ma chère Solange. C'est ça la politique.

*Entrée d'Irène, la clocharde, par le dégagement en fond de scène. Elle traîne un vieux cabas à roulettes. Pendant les dialogues qui suivent, elle avance vers le banc, se gratte les fesses, se cure le nez, etc... Elle s'assoit et commence à sortir son petit matériel : bouteilles de vin presque vides, un panneau de carton avec l'inscription : « à votre bon cœur bande de crétiens », un gobelet en métal, etc...*

Solange : Alors composons, composons. Oh mon Dieu !

Emile : Quoi ?

Solange : Revoilà cette clocharde !

Emile : Ah oui, quelle saleté ambulante. Dieu soit loué, elle ne reste jamais bien longtemps.

Solange : Elle ne reste pas longtemps mais elle vient tous les jours ! Et cela depuis vingt ans !

Emile : Tu as raison, elle est répugnante. Je vais voir ce que je peux faire.

Solange : Merci mon Emile. J'aime bien quand tu fais de la politique.

Emile : Cette fois je file, je vais finir par être en retard. Bonne journée ma Solange.

Solange : Bon courage mon beau président.

*Solange ressort de scène en fermant la porte. Emile sort, la démarche assurée, en fond de scène à cour par le dégagement.*

SCENE 3

*Entrée de Léonore sur la terrasse qui nettoie une table avec un torchon. Elle ne voit pas arriver Augustin à cour en fond de scène. Augustin se dirige vers la maison des de Fontenoy mais s'arrête net en voyant gesticuler le postérieur de Léonore qui frotte la table avec énergie.*

Augustin : Bonjour !

Léonore (*sursaute, découvre Augustin, se recoiffe, se frotte nerveusement les mains, etc.*) :  
Bonjour !

Augustin : Belle journée hein ?

Léonore : Oui belle... Belle journée.

Augustin : Bon ben... Bonne journée hein !

Léonore : Oui bonne... Bonne journée.

*Augustin se dirige vers la porte à jardin. Léonore le regarde fixement.*

Irène (*qui avait observé la scène*) : Il est pas mal, hein ?!

*Léonore hausse les épaules et quitte la terrasse (sortie porte à cour). Irène se lève et se rapproche de l'épicerie. Augustin frappe à la porte à jardin.*

Irène (*devant l'épicerie*) : Elle est là la Simone ?

*Augustin frappe à nouveau à la porte.*

Irène : Oh la Simone ! Tu réponds quand je te cause ?

*Simone entre en fond de scène par la porte de l'épicerie.*

Simone : Oui voilà j'arrive Irène.

Irène : T'en as une pour moi ce matin ?

Simone (*elle choisit une pomme de son étal et lui tend*) : Tiens, prends celle-là. Mais tu files hein !

Irène : Ouais ouais ouais, t'inquiète, t'inquiète. Et merci hein. (*elle croque dans la pomme, se dirige à cour devant la terrasse ; Simone ressort*)

*Solange ouvre la porte à cour.*

Augustin : Bonjour Madame Solange.

Solange : Ah bonjour Augustin ! Mais ne m'appellez pas Madame Solange voyons !

Augustin : Pardon, désolé Madame de Fontenoy.



Solange : Ouh hou hou ! Mais non encore moins voyons ! Votre future belle-mère vous paraît-elle si embourgeoisée ?

Augustin (*prenant un ton et des manières snobes*) : Pensez-vous, future belle-maman, pensez-vous !

Solange (*rire de façade, hypocrite*) : Vous vouliez voir Amandine ?

Augustin : Si elle n'est pas partie travailler, oui j'en serais bien aise.

Solange : Elle s'apprête, je vais la chercher (*elle rentre chez elle*).

Irène (*devant le bistrot*) : Elle est là la Thérèse ?

Augustin (*la regardant faire en patientant*) : Sacrée Irène.

Irène : Oh la Thérèse ! Tu réponds quand je te cause ?

Thérèse : Oui voilà j'arrive Irène.

Irène : T'en as une pour moi ce matin ?

Thérèse (*lui tendant une bouteille avec un fond de vin*) : Tiens, prends celle-là. Mais tu files, hein ?

Irène : Ouais ouais ouais, t'inquiète t'inquiète. Et merci hein. (*regarde brièvement l'étiquette, et boit au goulot ; Thérèse ressort*)

Amandine (*entre par la porte à jardin, tout sourire, à Augustin*) : Mais qu'est-ce que tu fais là ?

Augustin : Ben je venais te dire bonjour avant de te dire au revoir.

Amandine : C'est gentil ça mon chou mais je dois aller travailler ! Et toi aussi d'ailleurs !

Augustin (*l'attirant petit à petit vers le banc sur lequel ils s'assoient, Augustin au bout à jardin et Amandine au milieu, mais tournée vers lui*) : Allez quoi, pas longtemps. Tu vas pas me dire que t'es à deux minutes ! C'est pas ma mère qui va te mettre dehors ! Et vu que c'est ta supérieure... (*Irène s'assoit sur le banc à cour, sans qu'Amandine l'ait vue*)

Amandine : Augustin, tu es un profiteur ! J'ai une conscience professionnelle, moi ! Tu devrais en prendre de la graine. Tu n'embauches pas dans dix minutes ?

Augustin : Ah non j'embauche y a vingt minutes.

Amandine : Augustin ! Veux-tu que je le dise à mon père ?

Augustin : Mais il le sait ! Ou il s'en doute ! Qu'est-ce que tu crois ?

Amandine : Pfff... Je ne crois plus rien... Et je ne sais plus trop quoi penser non plus. Tu m'aimes toujours oui ou non ?

Augustin : Bah évidemment ! C'est pas parce que notre futur mariage est un peu arrangé que je suis forcément contre !

Amandine : Très encourageant !

Augustin : Ma mère et ton père sont les meilleurs amis du monde ! T'as vu à nos fiançailles comme ils étaient jouasses ?

Amandine : Oui, plus que toi d'ailleurs !

Augustin : Mais ça n'a rien à voir ! Je me sens pas à l'aise avec les gens de la haute, c'est tout !

Amandine : Avec moi t'es mal parti ! Et avec mes parents et ta mère, c'est pas mieux.

Augustin : Justement ! Profite du système ! Éclate-toi ! Sois en retard à ton boulot ! Fais autre chose que de travailler ! Fais comme moi, quoi.

Amandine : Ben voyons... En somme il faudrait que je vole ta mère sous prétexte que toi tu voles mon père.

Augustin : Oui, voilà, c'est ça. (*tactile et affectueux*) Allez... L'important c'est qu'on s'aime, non ? Tu sais bien que je ne regarde que toi...

Irène (*se retournant brutalement et se trouvant nez à nez avec Amandine*) : Ah non ça c'est pas vrai !

Amandine (*se lève et s'écarte du banc en hurlant*) : Ah ! Quelle horreur ! Encore cette charognarde qui vient mendier sous nos fenêtres ! Dire que j'ai failli la toucher !

Irène : Ben moi je t'ai bien touchée. Et j'en suis pas morte !

Amandine : Mon père va te faire dégager de là, tu vas voir !

Augustin : Amandine, du calme, elle fait pas de mal !

Amandine : Si, elle fait du mal : elle sent mauvais et... Et elle... Et elle pue.

Irène : Ça veut pas dire un peu la même chose ?

Amandine : Ça suffit ! Illettrée ! Analphabète !

Irène : Hé ! Ho ! c'est quoi ces insultes que je sais même pas comment ça s'écrit ? Que je pue c'est possible. Mais pour le reste faut quand même pas pousser Irène dans les orties. C'est quand même pas de ma faute si j'ai vu ton Roméo en train de mater la petite à Thérèse qui tortillait des fesses.

Amandine : Pardon ?

Augustin : Mais l'écoute pas ! Tu vois bien qu'elle est bourrée !

Irène : Et ben vas-y, traite-moi de poivrote tant que tu y es ! Un coup je pue, l'autre coup je suis anale pas bête, et là v 'là ti pas maintenant que je suis une ivrogne ! Va falloir choisir les enfants hein ! Parce que là ça commence à faire beaucoup !

Amandine (*s'adressant à Augustin*) : Dis-moi que c'est pas vrai !

Irène : Ah ben un petit peu que c'est vrai. Et plus elle gigotait du potiron et plus il la regardait. Ils ont même causé de la météo.

Amandine : Tu lui as parlé en plus ?

Augustin : Mais juste comme ça, en passant !

Amandine : Je haie cette traînée tu m'entends ! Je la haie ! C'est une pauvre fille, qui n'a même pas fait d'études. On n'est pas du même monde. Si tu lui jettes encore un regard, si tu lui adresses un seul mot, je... je... (*se met à pleurer*) Et toi aussi je te haie ! (*elle sort à cour par le dégagement en fond de scène*)

Augustin : Amandine !

Irène : T'as vu un peu comme elle est amoureuse ? Ça fait plaisir à voir hein ! Elle a la patate c'est moi qui te le dis. Ça me rappelle quand moi aussi j'avais le béguin. Bon ça date pas d'hier évidemment...

Augustin : Tu vas pas la fermer un peu ! T'as vu ce que t'as fait ?

Irène : Bah quoi ? C'est de sa faute, c'est elle qu'a commencé. (*lui tend une de ses bouteilles presque vide, avec un reste de vinasse rempli de dépôts*) Allez tiens, sans rancunes. Bois un coup, c'est de bon cœur. Tu peux y aller c'est du bon.

Augustin : Non merci. C'est très tentant mais sans façons.

Irène : Comme tu voudras (*elle en boit une bonne gorgée*).

Augustin : T'as de la chance que je t'aime bien toi.

*Entrée par le dégagement fond de scène de Raymonde Boidet, Maire de la ville et Mère d'Augustin, pas contente du tout.*

Raymonde : Augustin ! Que se passe-t-il avec Amandine ? Je viens de la croiser place de la Mairie, elle était en pleurs ?

Augustin : Mais c'est rien Maman ! On se chamaillait un peu, c'est tout !

Raymonde : Ne me prend pas pour une imbécile ! Elle m'a tout raconté.

Augustin : Mais y a rien à raconter !

Raymonde : Oh que si ! Tu la fais tourner en bourrique ! Alors écoute-moi bien fiston : Amandine, c'est la chance de ta vie. C'est une jeune fille belle, intelligente et cultivée. Ce qui fait d'elle une personne tout à fait fréquentable. C'est ta fiancée je te rappelle. Et c'est également la fille de mon ami Emile de Fontenoy.

Augustin : Nous-y voilà !

Raymonde : Pardon ?

Augustin : Tu aurais dû commencer par celui-là. Dire que je dois me le coltiner non seulement en tant que patron, mais bientôt en tant que beau-père. Cette espèce de bourgeois prétentieux et imbu de sa personne.

Raymonde : Ça suffit ! Tu ferais mieux de le remercier de t'avoir embauché. Non mais tu t'es vu ? Espèce de feignasse ? Tu crois que tu l'es pas toi bourgeois ? A te pavaner dans la rue, aux frais de la princesse ? Me faire ça à moi, Raymonde Boidet, ta propre mère ! Fils à Papa va !

Augustin : Ah non, fils à Maman en l'occurrence.

Raymonde : Stoppe ces insolences ! Et va t'excuser immédiatement auprès d'Amandine avant de prendre ton poste ! Tu me fais honte ! Quant à la fille Escoulard, tu connais l'histoire : elle a été dans la même classe qu'Amandine pendant des années, et elles n'ont jamais pu se supporter. C'est une petite pleine de courage, tout comme sa mère d'ailleurs, mais elle est serveuse, si tu vois ce que je veux dire. Alors ne fais pas souffrir Amandine en côtoyant une jeune femme qui n'est pas de ton milieu.

Augustin : Avec une jeune femme de mon milieu, j'ai le droit ?

Raymonde : Fiche-moi le camp Augustin !

*Augustin, résigné, sort en fond de scène à cour. Irène tend son gobelet et sa fameuse pancarte à Raymonde, bien en vue du public.*

Irène : Vous auriez ti pas une petite pièce, Madame le Maire... ?

*Raymonde Boidet hausse les épaules, et sort en fond de scène par le dégagement.*

Irène : Ah bah si on peut plus rigoler maintenant... *(elle récupère ses affaires et sort)*

#### SCENE 4

*Musique lente, accordéon à privilégier. La lumière baisse progressivement jusqu'au noir. Puis une lumière bleutée apparaît, simulant l'aube. En fond de scène à cour entre une silhouette aux cheveux longs (qui s'avéreront être blancs), la démarche hésitante, voûtée, portant une robe faisant office de guenille, et chaussée de vieilles bottes. L'homme (car c'est un homme) porte en bandoulière un panier chaise en bois, et ce qui ressemble à un carton à dessins. Il marque une pose devant l'épicerie, puis devant chez les de Fontenoy, et finit par*

*s'arrêter devant le bistrot. Il se dirige ensuite vers le banc, s'assoit dessus, regarde une dernière fois la terrasse, puis s'allonge en chien de fusil. La musique s'arrête progressivement, et la lumière normale revient éclairer la scène. Simone, comme à son habitude, arrive devant son épicerie, ouvre la porte et fait des allers retours à l'intérieur (donc en coulisses) pour installer ses étales. Léonore entre sur scène par la terrasse du bistrot, attache son tablier et découvre le vieux clochard. Elle va voir Simone.*

Léonore : Bonjour Marraine ! Bien dormi ? *(elle l'embrasse)*

Simone : Bonjour ma belle. Non pas bien. Il fait trop chaud à cette période sous les combles. J'ai dû dormir la fenêtre ouverte.

Léonore : Tiens regarde là-bas. En voilà un autre qui dort la fenêtre ouverte.

Simone : Qui c'est celui-là ?

Léonore : Je sais pas. Inconnu au bataillon.

Simone : Encore un clochard. J'espère qu'il va passer son chemin. J'ai pas envie qu'il me dévalise mes étales.

Léonore : Oh ils sont pas méchants. Alors tu me racontes ?

Simone : Je te raconte quoi ?

Léonore : Ben la fin de l'histoire. On en était à ton mari je crois.

Simone : Tu perds pas le nord toi ! Y a pas grand chose à raconter.

Léonore : Justement ! Après on sera débarrassées.

Simone : Je l'ai connu juste après la guerre, t'étais toute gamine. Il était grossiste en fruits et légumes. Il fournissait mes parents. Je l'ai rencontré quand ils ont accepté que je revienne travailler ici à l'épicerie.

Léonore : Ah oui facile ! Enfin je veux dire c'est un sacré concours de circonstances !

Simone : Sa maladie aussi c'est un sacré concours de circonstances : on s'est mariés dans la foulée et il est tombé malade. Il est mort en 50. Je me souviens c'était la veille de tes onze ans.

Léonore : Oui ça je m'en souviens marraine...

Simone : Désolée ma Léonore.

Léonore : Et pour ta fille, il a su ?

Simone : Non. Je voulais pas l'embêter avec ça. Et c'est pas très glorieux à raconter tu sais.

Léonore : Oui je comprends. T'as été heureuse au moins ?

Simone : Oui mais pas longtemps.

Léonore (*après un temps*) : Merci Marraine (*l'embrasse*). Il faut que j'y aille.

Simone : A plus tard ma mignonne. (*Léonore va pour partir*) Léonore ?

Léonore (*se retourne*) : Oui Marraine ?

Simone : Embrasse ta mère pour moi.

Léonore : Tu peux compter sur moi.

*Léonore revient sur la terrasse du bistrot. Thérèse entre par la porte à cour.*

Léonore : Marraine t'embrasse.

Thérèse (*souriante*) : C'est gentil, merci. (*découvrant le clochard*) Qu'est-ce que c'est que ça ?

Léonore : Un clochard je pense.

Thérèse : Oui, d'accord mais d'où sort-il ?

Léonore : J'en sais rien. Il a dû arriver à l'aube, il était déjà là quand j'ai pris mon service.

Thérèse : Encore un pauvre gars...

Josette (*entrant sur la terrasse par la porte du bistrot*) : Bonjour tout le monde !

Léonore : Bonjour Madame Josette ! (*ressort par la porte de la terrasse*)

Thérèse : Mais non, Josette tout court ! Je vous installe en terrasse, pour le petit déjeuner ? Comme d'habitude ?

Josette : Oh que oui ! Vous commencez à les connaître, mes fameuses habitudes. Et ne me demandez surtout pas si j'ai bien dormi ! Entre mes insomnies légendaires et la chaleur, j'ai fait, en l'espace d'une nuit, quatre mille huit cent douze pas entre la porte et la fenêtre de ma chambre.

Thérèse : Désolée.

Josette : De quoi ? Vous n'êtes responsable ni de mes insomnies, ni de la canicule qui s'abat sur cette ville !

Thérèse : Certes. (*pointant le clochard*) Vous avez vu ? On a de la visite.

Josette : Oui je sais. Il est arrivé à cinq heures douze ce matin.

Thérèse : Par le train ?

Josette : Non, à pieds, sur la place. Je l'ai vu venir depuis ma fenêtre. Insomnies obligent.

Thérèse : Rien ne vous échappe, vous !

Josette : Pas grand-chose effectivement. Dans mon service on m'appelait « la fouineuse ».

Thérèse : Vous savez, je suis contente que vous soyez là. Au début, je vous prenais pour une vieille pleine aux as.

Josette : Je ne suis pas pleine aux as. Pour le reste, je vous l'accorde, le temps a accompli son œuvre.

Thérèse : Désolée...

Josette : Encore ?! Vous avez prononcé ce mot trois fois en deux phrases. Seriez-vous également en train de devenir sénile ?

Thérèse : Des fois je me demande. (*s'assoit à côté d'elle*) Si je peux me permettre, vous faites quoi dans la vie ?

Josette : Effectivement, la question est osée ! Me voilà jeune retraitée du ministère public. Et oui, la paperasse, toujours la paperasse. Au bout de quarante ans, il fallait bien que ça s'arrête ! Une modeste fonctionnaire, quoi ! Je ne vous déçois pas j'espère ?

Thérèse : Pas du tout. Je suis bien modeste tenancière de bistrot. Mais quelque part j'en suis très fière. Et Léonore aussi je crois.

Josette : Vous m'en direz tant ! Aurait-il une histoire, ce bistrot ?

Thérèse : C'est bien plus que ça. Jusqu'à la guerre, les tauliers c'étaient mes parents. On était toute une bande à venir faire la fête ici, et sur la place. C'était l'époque des amourettes. C'est là que j'ai connu Simone, mon amie l'épicière, et Marcel, mon futur mari. Ah oui, la bande de la Civette, c'était quelque chose.

Josette : Et votre mari aussi, c'était quelque chose ?

Thérèse : Ah non, lui, c'était quelqu'un. Il était séduisant, drôle, intelligent, cultivé... Et le cœur sur la main avec tout ça.

Josette : Un gars normal quoi. Du genre bon à marier.

Thérèse : Oui, mais fallait jouer des coudes, j'étais pas toute seule sur le coup ! Et puis il m'a choisie moi ! La fille des patrons ! Mes parents étaient un peu réticents, parce qu'entre nous, il avait un petit défaut.

Josette : Ah tout de même. Il y a une justice.

Thérèse : Il était pas feignant mais pour lui l'argent c'était juste un moyen pour vivre, pas un but en soi. Il faisait des petits boulots. On s'est mariés en 38. Je vous raconte pas le monde sur la place ce jour-là. Quand la guerre a éclaté, il a été fait prisonnier, en Allemagne. Il a

changé plusieurs fois de camp. Dans sa dernière lettre, il m'a écrit qu'il commençait à tomber malade : l'épidémie de tuberculose faisait des ravages, il se sentait faiblir de jour en jour. Lui qu'était solide comme un roc. Et puis après plus rien. Je lui ai renvoyé plusieurs lettres, sans réponse évidemment. Il m'avait préparé au pire, mon Marcel.

Josette : Eh bien ma pauvre Thérèse, votre histoire, c'est du Zola ! Vous retrouver veuve si jeune avec une petite à élever...

Thérèse : Surtout que mes parents sont morts tout de suite après, à trois mois d'intervalle. J'ai dû reprendre le bistrot toute seule. Simone a été formidable. Elle m'a aidée à surmonter tous ces deuils. Pourtant, Dieu sait si elle en a eu des malheurs dans sa vie : elle a perdu son amour de jeunesse, sa fille, son mari, ses parents... Du coup Léonore, elle l'aime comme si c'était sa fille.

Josette : Oui, je la vois souvent le matin aller l'embrasser. Du haut de ma fenêtre.

Thérèse : Bien vu madame la fouineuse ! Enfin bref, cette place, ce bistrot, c'est toute ma vie. Et si on racontait à ce pauvre clochard toutes les histoires qui se sont passées sur ce banc, il en croirait pas ses oreilles. Bon, assez parlé. Je dois aider Léonore à l'intérieur.

Léonore (*entrant sur la terrasse avec un plateau*) : Et voilà pour Josette : le café au lait, et le journal du jour.

Josette : Merci chère mademoiselle !

Léonore : Ah non ! Pas ça ! Vous parliez de quoi au juste toutes les deux ?

Thérèse : De toi ma chérie. Et de ton père aussi (*elle sort, suivie de Léonore*).

## SCENE 5

*Entrée à jardin d'Emile et Solange, par la porte de chez eux. Josette, de la terrasse, assiste à la scène.*

Emile : Très chère Solange, nous allons avoir une belle journée. Et je suis déjà en retard.

Solange (*l'époussetant*) : Mais non mon Emile, tu es dans les temps (*regarde sa montre*). Ah oui. Mais non mon Emile, finalement tu es en retard. (*le clochard se redresse vivement et s'assoit ; il reste figé, tête baissée, regard vers le sol. On distingue mal son visage, noirci par la saleté et masqué par sa chevelure. Solange réagit instantanément*) Oh ! Mon Dieu !

Emile : Quoi ? Je n'ai rien oublié ! J'ai mes gants, mon chapeau, ma serviette...même mon parapluie.

Solange : Mais non, là, sur le banc ! Regarde !

Emile (*se retourne*) : Oh mon Dieu !

Solange : Ah tu vois, on pense pareil !

Emile : D'où sort cette immonde créature ? (*il fait le tour du banc, scrute le clochard, et se*



*place devant lui*) Dites-moi mon brave, que faites-vous ici ?

Solange : Tu es très courageux mon Emile.

Emile : N'exagérons rien : ce n'est qu'un vulgaire clochard, pas un tueur en série. Eh bien, je répète ma question : que venez-vous faire devant notre porte ? Vous feriez mieux d'aller voir ailleurs, comprenez-vous ?

Solange : Bravo mon Emile, ça c'est envoyé (*sourire satisfait d'Emile*).

Emile : Je vous ai demandé de partir. Alors levez-vous et décampez d'ici.

Solange : Vous entendez ce que vous dit mon mari ? Partez ! On ne veut pas de vous ici.

Emile (*changeant de ton*) : Regarde-moi quand je t'adresse la parole. Tu as compris ?

Solange : Sois prudent mon Emile, on ne sait jamais.

Emile : Ne t'inquiète pas ma Solange, j'ai la situation bien en mains. (*il place le bout de sa canne sous le menton du clochard, et tente de redresser sa tête ; il hausse le ton*) Pour la dernière fois, lève la tête quand on te parle ! (*le clochard lève la tête*) Voilà, c'est bien. (*puis se redresse d'un bond en s'emparant de la canne d'Emile. Il s'approche lentement de son agresseur, qui recule en cachant difficilement sa peur*) Vous savez, vous... vous ne me faites pas peur. Je pourrais très bien vous... vous faire arrêter sur le champ et... et... (*le clochard pousse un grand cri. Emile tombe à la renverse ; le clochard jette la canne, se rassoit, et se fige en regardant à nouveau vers le sol. Entrée simultanée de Thérèse et Léonore par la porte du bistrot, de Simone par la porte en fond de scène, et d'Amandine par la porte à jardin*).

Solange : Emile ! (*elle se précipite vers son mari, ramasse son parapluie et l'aide à se relever*) Ça va mon Emile ?

Amandine : Papa ! Qu'est-ce qui se passe ? Tu es blessé ?

Emile : Non non tout va bien. Tout va bien.

Amandine : Mais que t'est-il arrivé ?

Emile : Il est fou ! C'est un fou ! Il a voulu m'agresser, comme ça, sans raison ! Heureusement, je me suis défendu !

Solange : Je t'avais dit de te méfier. Allez viens. Tu vas être en retard au travail.

Amandine (*au clochard*) : Fichez le camp ! On veut pas de vous ici !

Emile : Laisse tomber Amandine. Ne t'inquiète pas, il va partir. De gré ou de force, mais il va partir. Foi d'Emile !

*Solange rentre chez elle et laisse Amandine soutenir son père. Ils se dirigent vers la sortie en fond de scène. Amandine croise le regard de Léonore et se fige un instant. Puis elle sort avec Emile.*

FIN DE L'EXTRAIT. SI VOUS SOUHAITEZ PRENDRE CONNAISSANCE DE  
L'INTEGRALITE DU TEXTE, MERCI DE CONTACTER L'AUTEUR :

[contact@francoistinlot.fr](mailto:contact@francoistinlot.fr)

L'INTEGRALE DE CE TEXTE EST EGALEMENT DISPONIBLE EN VERSION  
EDITEE :

VERSION E-BOOK : <http://www.amazon.fr/dp/B082H5X2K1>

VERSION BROCHEE : <http://www.amazon.fr/dp/1673220266>

SITE INTERNET DE L'AUTEUR : <http://www.francoistinlot.fr>

**POUR RAPPEL, L'UTILISATION DE CE TEXTE EN VUE DE SON EXPLOITATION  
EST SOUMIS A L'AUTORISATION DE L'AUTEUR ET AU REGLEMENT DES DROITS  
D'AUTEUR A LA SACD.**